

### ***Upstairs in the Crazy House (À l'étage dans la maison des fous)***

L'hiver s'infiltrait dans la maison par chaque fenêtre fissurée, par les briques pourries et l'isolant appauvri, par les portes d'entrée qui ne se fermaient jamais complètement. Dans les pièces, quelques-uns des vieux radiateurs émettaient de la chaleur, mais la plupart vibraient bruyamment, tout en restant glacés au toucher. Il n'y avait pas de couverture supplémentaire ni de vêtements chauds ni d'autres paires de chaussettes pour nous empêcher de nous sentir frigorifiés à l'intérieur comme à l'extérieur. Le porche était abandonné. Le café servi au matin disparaissait deux fois plus vite que d'habitude et la dépression s'imprégnait partout en trouvant de nouveaux hôtes. Le propriétaire se plaignait du prix de l'essence, de l'incapacité des locataires à purger correctement leurs radiateurs et utilisait chaque porte ou fenêtre ouverte comme prétexte pour baisser la chaleur. « Je refuse de payer des centaines de dollars pour qu'un bâtard puisse chauffer l'extérieur! », déclarait-il.

Quelques chambres, surtout celles situées au rez-de-chaussée, semblaient retenir toute la chaleur et devenaient insupportablement surchauffées tandis que celles des deux étages supérieurs baignaient les gens dans une froideur glaciale. Le propriétaire, dont le bureau se trouvait au rez-de-chaussée, s'exclamait : « Les gens se plaignent de la chaleur et vous voulez que je monte le thermostat? » Venu de chez lui, mieux nourri et mieux habillé, il se promenait en chemise en se plaignant de la chaleur qui le faisait transpirer.

Aucun d'entre nous ne connaissait le règlement municipal qui exigeait un minimum de 22 degrés. Les inspecteurs étaient rares ici. La neige, à force de s'accumuler, ne présentait aucunement l'occasion de se réjouir, puisqu'elle nous enfermait à l'intérieur et rendait le trajet vers la salle à manger humide, glissant et désagréable.

Ce n'était le moment préféré de personne.

Tout comme Dennis, Alice était forcée de se rendre à l'hôpital pour collecter son argent de poche. Elle enroulait une serviette autour de sa tête et rentrait les extrémités dans le col de sa robe. Comme son manteau n'avait plus de boutons, elle l'attachait avec une vieille ceinture brisée dont la boucle avait disparu depuis longtemps. Elle ne possédait

pas de bottes et ses pieds étaient toujours trempés à son retour. Au moins, lorsqu'elle quittait l'hôpital, elle pouvait se payer le tram pour rentrer et ainsi ne souffrir le martyre qu'à l'aller. Personne dans cette institution ne semblait rien remarquer ou se préoccuper de ses vêtements inadéquats.

Mlle Pattison portait constamment son manteau d'octobre à avril, tenu ensemble par deux boutons et un assortiment d'épingles de sûreté. Elle avait au moins des bottes de pluie en caoutchouc noir pour se frayer un chemin à travers les bancs de neige dans le but de rejoindre sa nuée d'oiseaux qui se faisaient de moins en moins nombreux. Barry, en manches courtes, se rendit un jour chez sa mère et son beau-père vieillissants et frappa à leur porte jusqu'à ce qu'ils lui promettent un manteau en duvet. On le lui vola une semaine après qu'il l'eut reçu. Red n'a jamais remarqué le changement de température, puisqu'il était naturellement isolé contre le froid grâce à son taux élevé d'alcool dans le sang. Je n'avais ni bottes ni gants, mais au moins un manteau chaud dans lequel j'avais pris l'habitude de dormir.

Nous nous habituions au froid au fil des semaines, en faisant avec, toujours en faisant avec. Le propriétaire n'eut éventuellement pas d'autre choix que d'augmenter le chauffage sans quoi il condamnait un certain nombre de personnes âgées à la morgue. Il envoya même Red et Jack dans chacune des pièces pour purger correctement les radiateurs et fit venir quelqu'un pour réparer ceux qui avaient rendu l'âme. Le mien passa de froid à tiède, puis devint presque chaud. Je recouvris mes fenêtres fissurées de sacs à déchets verts sortis de la salle d'entreposage, fixés par de larges bandes de ruban adhésif que Jack m'avait données.

Je glissais des journaux sous ma porte durant la nuit pour empêcher le courant d'air du couloir de pénétrer dans ma chambre.

La salle commune, malgré ses grandes fenêtres et sa proximité à la porte d'entrée du 1243, était assez chaude, peut-être à cause de tous les gens qui s'y étaient réfugiés. Il semblait faire trop froid dans la maison pour permettre aux puces de survivre, ce qui signifiait que les canapés en tissu pouvaient être utilisés sans trop d'inquiétude. C'était le seul avantage notable de l'hiver.

Les gens dormaient plus que d'habitude, car ils redoutaient les planchers froids, les sièges de toilette glacés et pire encore, le trajet vers la salle à manger. La dépression régnait partout et se lisait sur les visages des gens. Certains se demandaient s'ils allaient survivre à la saison, surtout avec la piètre édition de Noël qui approchait.

Gary passa presque une semaine sans dire un mot, blotti dans son lit après avoir reçu une carte de sa mère qui séjournait en Floride avec son nouvel amant. Un chèque pour cinq dollars était caché à l'intérieur de la carte, avec un « Bisous, Maman » gribouillé à la hâte au bas. Pour la première fois depuis décembre, la mère de Dennis l'appela pour lui annoncer qu'elle lui rendrait visite. Pendant deux jours, son visage grossier avait retrouvé son éclat et il disait à tout le monde d'une voix enjouée que sa mère allait lui rendre visite. J'avais raté l'événement, mais le propriétaire m'avait raconté que la mère était passée dans le bureau, avait demandé qu'on lui amène son fils, lui avait donné un baiser sur la joue à contrecœur et un ensemble chapeau et foulard avant disparaître dix minutes plus tard. Tout comme Gary, Dennis se réfugia dans son lit pour pleurer.

Le propriétaire loua un téléviseur en état de marche dans le but de rompre la morosité omniprésente. Il n'avait pas remplacé celui avec l'écran défoncé depuis plus de six mois, punissant tous les locataires pour les actions d'une femme psychotique qui avait été expulsée dans les deux minutes suivant sa crise de colère. D'une certaine manière, voir ces ersatz de familles se rassembler devant un feu crépitant pour chanter des chants de Noël et festoyer n'avait en rien atténué notre sentiment d'abandon et de perte. Nous laissions tout de même la télévision allumée jour et nuit, en essayant toujours de profiter d'un petit moment de bonheur que nous procuraient les images en noir et blanc clignotantes. On ne parlait pas de ce que nous ressentions, personne n'exprimait les émotions qui envahissaient la maison.

C'était un secret gênant que personne n'osait dévoiler.